

VAYETSE

SAMEDI

6 KISLEV 5785

7 DÉCEMBRE 2024

entrée chabbath :

de 16h01 à 16h36 selon votre communauté

sortie chabbath : 17h48

PLAIDOYER POUR UNE TORAH DE VIE

- 01 Plaidoyer pour une Torah de vie
Elie LELLOUCHE
- 02 La formation « à la dure » de Ya'aqov
Joël GOZLAN
- 03 Retourne au pays de tes pères
Yo'hanan NATANSON
- 04 Naviguer avec la haftara
Michaël AMAR

Rav Elie LELLOUCHE

Fuyant son frère Éssav sur les conseils de sa mère, Ya'aqov se voit rattrapé dans son échappée vers 'Haran, par Élifaz son neveu. Élifaz, premier-né du fils aîné de Yts'haq, s'était lancé sur l'ordre de son père à la poursuite de Yaacov, dans le but de le tuer. Rachi rapporte cependant au nom du Midrach, que Élifaz ayant rejoint son oncle, éprouva des scrupules à porter la main sur lui. En effet, le premier-né d'Éssav avait grandi près de son grand-père Yts'hak et était, de ce fait, imprégné de quelque vertu morale. Il ne se voyait pas attenter à la vie d'un innocent victime de la jalousie viscérale de son frère. Mais que faire alors ? Partagé entre le devoir d'obéissance à son père et la conscience de la gravité du meurtre, Élifaz était aux prises avec un dilemme insupportable.

Cherchant à calmer la conscience de son neveu, Ya'aqov lui proposa alors de s'emparer de tous les biens dont ses parents l'avaient doté avant son départ. En effet, la Guémara nous enseigne au traité Nédarim (7b) qu'un pauvre est assimilé à un mort. Dépouillé, Ya'aqov serait considéré comme mort et Élifaz en serait quitte quant à l'exécution de la volonté de son père. Comment justifier le débat intérieur qui agite la conscience du petit-fils de Yts'haq ? Y-a-t-il place pour le respect des parents lorsque la vie d'un innocent est en jeu ? Rav 'Hayim Shmoulévitz voit dans le questionnement oppressant qui bouscule les repères moraux d'Élifaz, la traduction d'un désordre mental et spirituel.

L'être humain est par nature la proie, tout à la fois, de sentiments nobles et de pulsions perverses. Mais si l'homme peut arriver à gérer ses contradictions, la lumière et l'obscurité qui cohabitent au son sein peuvent le mener également aux conduites les plus aberrantes. Ainsi en est-il d'Élifaz, incapable d'intégrer un principe aussi fondamental et que saurait tout être sensé, à savoir que le respect des parents ne peut supplanter celui de la vie humaine. Cet état de fait, explique Rav 'Hayim Shmoulévitz, n'est pas l'apanage d'un Élifaz. Rava enseigne (Chabbath 88b) que si la Torah est un élixir de vie pour ceux qui s'y adonnent avec force et détermination, afin d'en pénétrer le sens le plus profond (confer Rachi), elle peut tout aussi bien devenir un poison mortel pour ceux qui l'étudient sans y mettre toute leur énergie.

La Torah ne se satisfait pas d'un investissement parcimonieux. L'acquérir réellement requiert un effort et un dépassement de tous les instants. En l'absence d'un tel travail, son impact sur notre personnalité et nos choix de vie peut s'en trouver totalement biaisé. C'est cette forme particulière de paresse que dénonce le Méssilat Yécharim au chapitre 6 de son œuvre maîtresse. Reprenant un passage du livre des Proverbes, dans lequel Shlomo HaMél'kh compare la paresse intellectuelle à l'absence d'entretien régulier d'un champ, le Ram'hal décline les conséquences insidieuses de l'étude de la Torah lorsqu'elle ne mobilise pas tout notre être.

D'approximations en renoncements, le manque d'implication soutenue dans l'étude finit par produire une confusion dans la hiérarchie des valeurs. C'est cet enchaînement destructeur qui va amener Élifaz à travestir l'esprit et la lettre de la Torah. Échapper à ce cercle vicieux, c'est d'abord décider de porter un autre regard sur la Sagesse Divine. La Torah ne s'étudie pas comme on analyse un animal de laboratoire. Elle ne s'appréhende pas, non plus, comme on aborderait une discipline universitaire.

L'étude de la Torah est d'abord et avant tout, affaire de transcendance. C'est en ayant conscience que celle-ci nous dépasse, par définition et par essence, que l'on sera à même de se dépasser pour arriver à l'acquérir. Refuser d'adopter cette approche, c'est prendre le risque de se perdre à la manière d'un Élifaz. Car mêler à la puissance lumineuse de la Torah, l'obscurité épaisse de notre indolence, aboutit inmanquablement à ce poison mortel contre lequel Rava nous met en garde. À l'inverse, en acceptant de porter à chaque enseignement de la Torah l'attention qu'on accorde à un cadeau divin, l'on y trouvera, assurément, cette richesse vivifiante prodiguant à l'homme son épanouissement.

Vayétsé commence par la fuite de Ya'aqov à 'Haran, pour échapper à la rancœur meurtrière de son frère 'Essaw, et trouver une épouse chez son oncle Lavan. À la fin de la péripécie, Ya'aqov est de nouveau en fuite, cette fois devant Lavan accompagné de ses frères. Entre ces deux fuites, les tribulations aussi éprouvantes que fructueuses de notre patriarche, chez Lavan l'Araméen.

Vingt ans de formation « à la dure », où Ya'aqov se confronte à la fourberie de son oncle et au travail de la terre et du bétail, dans la chaleur du jour et le gel de la nuit (Béreshit 31, 40). De façon remarquable, c'est dans cette adversité que Ya'aqov parvient à construire une grande famille, qui constituera le « Choresch », la racine, du peuple d'Israël !

La nécessité des épreuves est une constante dans l'histoire des Patriarches et sa suite immédiate, l'exil égyptien. Pourquoi Israël doit-il toujours se confronter à l'impureté la plus profonde pour pouvoir exister en tant que peuple ?

En s'interrogeant sur le rituel de la vache rousse (Parachat 'Houkat), le Keli Yakar (Rabbi Chlomo Ephraïm de Luntschitz, 1550-1619) explique que la seule façon de bouger véritablement, d'actionner un mouvement, c'est d'être confronté à son opposé. Le mouvement résulte toujours d'une mise en tension, qui ne peut provenir que d'une confrontation radicale.

On retrouve cette idée chez le Maharal de Prague lorsqu'il explique (dans son livre Guévourot HaShem) la nécessité du séjour prolongé des Bnei Israël en Égypte. Pour le Maître de Prague, seule l'Égypte, archétype de l'impureté et de la matérialité, pouvait être la matrice du peuple d'Israël ! Le contact avec le monde antagonique de l'Égypte était nécessaire à l'émergence possible d'un peuple libre et « qadosh », sous l'impulsion de HaQadosh Baroukh Hou.

Ce sera donc le monde de Lavan qui fournira, près de trois siècles avant le don de la Torah, ce moule « en négatif » d'où émergera la racine du peuple juif, la famille de Ya'aqov.

Mais qui est ce Lavan ?

Lavan, la parole destructrice

Nous connaissons Lavan comme chef mafieux, expert en arnaques et fourberies. À la fois employeur et beau-père de Ya'aqov, il le trompe dès la nuit de noces, et extorque au patriarche vingt ans de labeur, en changeant sans cesse ses conditions et son salaire.

La fin de la Parasha porte un autre éclairage sur ce sombre personnage, nous montrant que Lavan l'Araméen est aussi le roi des sorciers.

Lorsqu'il est sur le point de rattraper Ya'aqov, HaShem visite Lavan dans un rêve, et lui dit : « Fais attention à toi, de peur que tu ne parles à Ya'aqov en bien et en mal. » (Ibid 31, 24).

Ce message divin, qui enjoint au silence le poursuivant, paraît décalé en regard des intentions de Lavan, accompagné de ses frères, qui sont clairement belliqueuses (Rashi sur 31,23). Ce désir meurtrier est d'ailleurs explicité à la fin de la Torah, dans un verset (Devarim 26, 5) repris dans la Haggada : « Un Araméen voulut faire périr mon père... ». Rashi commente : « Lavan a cherché à tout déraciner quand il a poursuivi Ya'aqov. »

En ciblant la parole de Lavan, l'injonction divine nous apprend que chez lui, c'est la parole qui, en bien ou en mal, est toxique... C'est par elle que cet hypocrite menace la famille de Ya'aqov, et donc le projet divin. Rashi encore, sur le verset 24, d'après Yevamot 103b : « Tout le bien des méchants est mauvais pour les Justes ». Les paroles fourbes de Lavan, paroles de sorcier, peuvent tuer. Souvenons-nous que Lavan, c'est le grand-père de Bil'am !

La rupture et les deux vols

« Ya'aqov remarqua que la face de Laban n'était plus à son égard comme avant. » (Ber, 31, 2)

Le chapitre 31 débute par ce moment clé, où Ya'aqov décide

de rompre avec son oncle.

Maintenant, il faut fuir... Cela a pris des années mais quand Ya'aqov prend cette décision, il le fait vite. Les vingt ans chez Lavan ont aguerri notre père, et c'est lui qui trompe cette fois Lavan : il part en douce, sans rien dire, en « volant », comme dit le texte, le cœur – la confiance – de son beau-père. C'est ainsi que Ya'aqov agit désormais. Cet homme mûri par les épreuves, s'en remet certes au créateur, mais met toutes les chances de son côté pour réussir... Il emploiera la même stratégie par la suite, avant de rencontrer son frère 'Essaw.

Si Ya'aqov a volé le cœur de Lavan, Ra'hel elle s'empare des « Térafim » de son père.

De quoi s'agit-il...

Le temps idolâtre

La motivation de Rachel pour ce vol est selon Rashi, « d'éloigner son père de l'idolâtrie ».

Les Térafim seraient ainsi des idoles... Ou plus précisément selon Ramban, des instruments destinés à déterminer le temps, objets divinatoire utilisés pour prévoir l'avenir.

Ce serait donc cela l'idolâtrie de Lavan, la « maîtrise du temps » ou plus exactement le désir – et l'illusion – de le prévoir !

Dans son livre l'Écho de la Parole, Aaron Fraenkel explique en quoi ce temps des idolâtres diffère radicalement de celui de la Torah. Le temps idolâtre, c'est celui prévu à l'avance, enfermant les hommes dans le déterminisme astral. Ce temps « astronomique » des Térafim, figé dans ses calculs et prédictions, ne peut qu'être instrumentalisé par des hommes de pouvoir et d'idolâtrie.

Le temps de nos patriarches, et à leur suite du peuple hébreu libéré d'Égypte, est tout autre. Il n'est pas défini par les astres, comme l'enseigne le traité Shabbat (156b) : « Ein mazal léIsraël – Israël n'est pas régi par les astres ! » Le temps de la Torah dépend au contraire du témoignage des hommes, ceux qui vont témoigner de la lunaïson, premier commandement donné au peuple juif (Chémot 12, 2, détaillé dans le traité Rosh HaChana). À ce temps « cachère », s'ajoute le temps du Shabbat, qui lui non plus ne dépend pas des planètes (rien ne se passe dans le ciel le septième jour !), mais est un pur cadeau que HaShem fait à son peuple.

Rachel ne fait pas que dérober ces Térafim, objets d'idolâtrie. Elle les cache « sous son siège » et ne se lève pas lorsque Lavan les cherche, arguant « l'indisposition commune aux femmes ». Cette façon de faire est signifiante, il est difficile d'imaginer une rupture plus radicale que celle-ci.

On ne sait si « l'indisposition » de Rachel était réelle (Ramban suggère que oui) ou feinte, mais en agissant ainsi, notre Matriarche de mémoire bénie, s'assoit littéralement sur ce « temps idolâtre » et montre son mépris pour les idoles de son père (Zohar). Acte puissant, pour lequel elle paiera hélas le prix fort, puisque nos commentateurs associent sa mort prochaine à la malédiction proférée contre le voleur d'idoles par Ya'aqov, qui ignorait qu'il s'agissait de son épouse bien-aimée.

Le parcours de ce couple reste donc ancré dans l'adversité la plus terrible, mais il aura une issue magnifique : la naissance du peuple juif, initiée par la descente des 70 âmes de Ya'aqov en Égypte. Cette tribu de Ya'aqov/Israël constitue en effet la racine du peuple qui fera l'expérience, après l'exil égyptien, du don de la Torah !

RETOURNE AU PAYS DE TES PERES

Yo'hanan NATANSON

« Or, il fut instruit des propos des fils de Lavan, qui disaient : “Ya’aqov s’est emparé de tout ce que possédait notre père ; c’est des biens de notre père qu’il a créé toute cette opulence. »

(Béreshit 31,1)

« Ya’aqov remarqua que la face de Lavan n’était plus à son égard comme précédemment. » (Ibid.31,2)

« Et HaShem dit à Ya’aqov : “Retourne au pays de tes pères, dans ton lieu natal ; Je serai avec toi.” » (Ibid.31,3)

Rav Ya’aqov Weinberg ztsl (1884-1966) enseignait au sujet de ces versets qu’une personne ne peut « entendre » la Parole de HaShem et bénéficier de la relation unique dont un Juif peut jouir en Érets Israël que si elle réalise que l’attitude de la nation de son exil n’est plus aussi favorable qu’elle ne l’a été. Avant que HaShem ne mette la Terre d’Israël entre nos mains, il nous faut réaliser que nous sommes en galout.

« 46 % des Français adhèrent aujourd’hui à plus de 6 préjugés anti-juifs, contre 37 % en 2020. Presque un quart des sondés pensent que les Juifs ne sont pas vraiment des Français comme les autres, en hausse de plus de 6 points ! »

Ce sont les chiffres accablants d’un sondage effectué à la demande du CRIF par l’institut Ipsos. Les réponses obtenues auprès des jeunes français sont encore pires. Elles montrent à quel rythme accéléré le climat se dégrade dans ce pays.

Un antisémite se moque de savoir si un Juif craint le Ciel, s’il tient que la Torah nous a été donnée au Sinaï, s’il est ou non *Shomer Mitsvot*. Cette distinction a une certaine pertinence (notamment halakhique) pour nous, mais pour un non-juif, spécialement s’il déteste les Juifs, nous sommes tous à mettre dans un seul et même panier, et tous indifféremment coupables des complots qu’on nous reproche de fomenter contre le genre humain, ou des crimes imputés à l’État d’Israël.

Nous savons tous que la seule manière par quoi les Juifs quittent en nombre leurs exils, confortables ou non, c’est la manifestation excessive de la haine des nations. C’est du moins ainsi que les choses se sont passées depuis des millénaires, en remontant jusqu’aux Patriarches, notamment Ya’aqov Avinou, dans notre Parasha, accusé par les fils de Lavan de s’être enrichi aux dépens de leur père. Les protestations d’amitié des débuts se sont transformées en hostilité déclarée.

Il ne s’agit pas d’une haine « excessive ». Plus tard, il se leva dans l’exil d’Égypte un roi « qui ne connaissait pas Yossef. » Citant la Guémara (Sota 11a), Rashi expliquera qu’il s’agissait non d’un nouveau roi, mais du même pharaon qui avait *oublié* tous les bienfaits que Yossef avait dispensés sur le pays : « Il a feint de ne l’avoir pas connu. » (Shémot 1,8) Cette volte-face donnera le signal d’une longue et cruelle persécution.

Ya’aqov n’attend pas que les choses s’aggravent à ce point. Lorsqu’il observe que « la face de Lavan n’est plus à son égard comme précédemment », il voit également la Main de HaShem : « Je vois, au visage de votre père, dit-il à ses épouses, qu’il n’est plus pour moi comme hier ni avant-hier ; mais le Éloqim de mon père est avec moi ! » (Béreshit 31,5)

Il est le seul à comprendre que si pour l’instant, les fils de Lavan doivent se retenir de toute action violente contre lui, c’est que le Maître du monde est la cause ultime de leurs sentiments haineux. En vérité, il sait depuis longtemps à quoi s’en tenir quant aux apparences de bonne volonté de son beau-père à son égard, et il sait aussi que seul HaQadosh Baroukh

Hou les a tenus à distance au cours des vingt années précédentes. C’est pourquoi, lorsque ces « bonnes » dispositions changent, il sait que ce n’est pas une saute d’humeur de Lavan. C’est sa vraie nature qui apparaît au grand jour !

Cela signifie que HaShem a, si l’on peut dire, relâché les freins opposés jusqu’à présent à la violente détestation que Lavan avait toujours nourrie. L’histoire est parvenue à un tournant. Notre Patriarche doit lui aussi modifier ses projets.

Il lui faut partir !

Du jour au lendemain, il décide de quitter Lavan, emportant tout ce qu’il possède. Ces manifestations d’« anti-ya’aqovisme » ne peuvent avoir qu’un seul sens à ses yeux : HaShem lui fait savoir que sa tâche est achevée, et qu’il n’a plus rien à faire avec Lavan et ses semblables. Plus encore, s’il reste dans cet environnement corrupteur, la promesse de protection n’opérera plus : « Je suis avec toi ; Je veillerai sur chacun de tes pas et Je te ramènerai dans cette contrée, car Je ne veux point t’abandonner avant d’avoir accompli ce que Je t’ai promis. » (Béreshit 28,15).

Cette nation sainte, qui a été si souvent et si longuement confrontée à tant de haine, devrait peut-être méditer plus souvent l’enseignement de ces versets.

Le Texte nous exhorte à cette étude : « Souviens-toi des jours du monde, médite les années de génération en génération. » (Dévarim 32,7)

La Guémara enseigne que le mont Sinaï est ainsi nommé à cause de la « *sina* », la haine que nous voueront les nations qui n’ont pas accepté la Torah (Shabbat 89a).

Considérant ce que nous avons souffert au cours de l’histoire, il serait certainement utile de tirer les leçons de l’expérience de nos Pères.

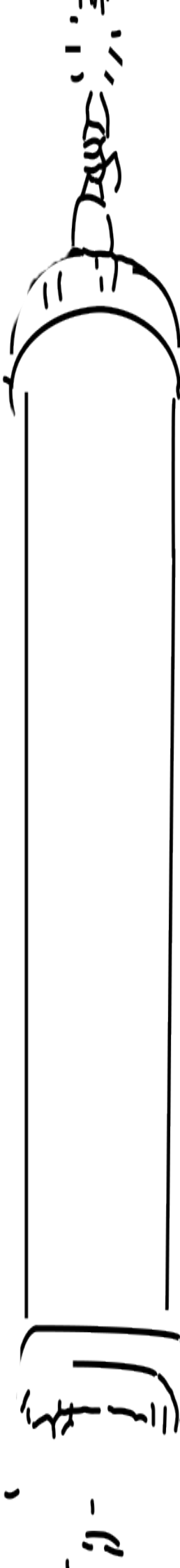
L’un des enseignements indiscutables de la Shoah, c’est que le vernis de la prétendue « civilisation », lorsqu’il s’agit des Juifs, ne résiste pas très longtemps à la haine meurtrière.

Qu’ils soient ou non des Bnéi Torah ne change rien à l’affaire. Même s’il a cru pouvoir se distancier de la tradition de ses frères et sœurs, un Juif est un Juif aux yeux de ses ennemis. Pour eux, nous sommes bien « tous les mêmes ».

Et cela est vrai aussi aux yeux du Créateur du monde ! Dans Sa Volonté, nous sommes également un unique collectif : « un peuple de Cohanim, une Nation sainte » ! (Shémot 19,6)

C’est pourquoi ils s’en prennent à nous, à nous *tous* sans distinction. Ils ne viennent pas en leur propre nom, même si c’est bien ce qu’ils se plaisent à croire. Du reste ils sont libres, comme tout être humain, d’agir selon le bien ou le mal. HaShem s’occupera de leur cas, et jugera leurs actes. Mais ce procès ne doit pas masquer cette réalité absolue : la haine des Juifs n’est pas une forme de *racisme*. C’est un moyen de communication divine. Quand cette haine se manifeste, nous ferions bien sans doute de prêter l’oreille, non aux antisémites, mais à la Parole du Créateur du monde, comme le fit Ya’aqov dans notre Parasha : « Retourne au pays de tes pères, dans ton lieu natal ; Je serai avec toi. »

Librement adapté d’un Maamar de Rabbi Pin’has Winston – Torah.org.



La Haftara de ce Shabbat Vayétsé (Hochéa. 11:7 - 12:12 pour les Séfaradim) est une prophétie du prophète Hochéa - Osée.

Le livre de Hochéa est le premier livre des Tré Assar, des douze petits prophètes.

La Guémara rapporte que le premier verset du livre de Hoché'a « Parole de Hachem qui fut adressée à Hoshé'a, fils de Beéri, du temps de 'Ouziah, de Yotham, d'A'haz et de Yé'hizqiah, rois de Yéhouda, et du temps de Yérov'am, fils de Yoash, roi d'Israël » (Hoché'a 1:1) démontre la supériorité du prophète dans sa génération.

« Les Sages ont expliqué : Quatre prophètes ont prophétisé à une époque et le plus ancien d'entre eux était Hoché'a, comme il est dit : « Quand Hashem parla d'abord avec Hoché'a » (Hoché'a 1:2), indiquant que Hoché'a était le premier de ces prophètes. Sinon, la question se pose : est-ce avec Hoché'a que Hashem a parlé en premier de tous les prophètes ? N'y a-t-il pas eu plusieurs prophètes qui ont vécu et prophétisé pendant la période allant de Moïse jusqu'à Hoché'a ? Au contraire, Rabbi Yo'hanan a dit : Il était le premier des quatre prophètes qui ont prophétisé pendant cette période, et ce sont eux : Hochéa (Osée), Yéshayahou (Isaïe), Amos et Mikha (Michée) » (Pessahim 87a)

Pourtant, Isaïe lui-même est comparé à Moché Rabbénu tant il était élevé, et on disait de lui que sa proximité avec Hachem était telle qu'il était comme un « habitant de la ville » habitué à voir le « Roi », alors que Yéhezqel, un autre prophète éminent, était comme un habitant des villages. Et pourtant, Hoché'a était plus grand qu'eux. Probablement, nous ne comprenons pas vraiment ce que cela signifie, mais simplement que dans sa prophétie se jouent des notions fondamentales pour le peuple juif et l'humanité.

Hoché'a inaugure également une nouvelle période de la prophétie, car son livre s'ouvre avec les mots suivants : « Commencement de la parole de D.ieu adressée à Hoché'a » (1.2), comme si, avec ce livre, s'ouvrait une nouvelle page de la prophétie en Israël, distincte de celle qui l'a précédée.

Hoché'a est resté célèbre également pour certains événements liés à sa vie personnelle. En effet, lorsque D.ieu lui fait part des errements du peuple Juif, il ne prend pas la défense immédiate des enfants d'Israël et va même jusqu'à suggérer à D.ieu de changer de peuple : Le Saint, Béni soit-Il, dit à Hoché'a : Vos fils, le peuple juif, ont péché. Hoché'a aurait dû répondre à D.ieu : Mais ce sont Tes fils ; ce sont les fils de tes bien-aimés, les fils d'Abraham, de Yits'haq et de Ya'aqov. Étends Ta miséricorde sur eux. Non seulement il a omis de le dire, mais à la place il a dit devant Lui : Maître de l'Univers, le monde entier est à Toi ; puisqu'Israël a péché, échange-les contre une autre nation. (Pessa'him 87a)

Afin de lui faire comprendre l'affection que D. ressent pour Son peuple, et l'impossibilité fondamentale de le substituer à un autre, HaShem va lui faire vivre personnellement une situation similaire. Ainsi, il devra épouser une femme que la tradition définit comme prostituée ou femme de petite vertu, qui lui donnera des enfants. Par la suite, HaShem lui demandera de répudier son épouse !

Hoché'a manifestera alors la difficulté qu'il éprouve à répudier la mère de ses enfants, et HaShem lui fera toucher du doigt qu'il Lui est également impossible de rejeter Ses enfants, fussent-ils infidèles.

Cet épisode, interprété par nos Sages de différentes manières, a valu à Hoché'a d'être jugé « davantage soucieux de l'honneur du père (D.ieu) que celui du fils (Israël) », contrairement au prophète Yona qui souhaitait préserver l'honneur d'Israël, quitte à refuser la mission que lui confiait HaShem.

Le contenu de notre Haftara est à rapprocher de la Parasha sur différents points. Hoché'a adresse des remontrances aux habitants du royaume d'Israël (royaume des dix tribus) pour leurs égarements. Ce comportement forme un fort contraste avec le héros de notre Parasha, Ya'aqov, le patriarche parfait en tous points.

Ya'aqov érige un autel de pierre à Bet-EL et fait le serment de prélever pour D. un dixième de ses gains. À l'époque du royaume d'Israël, la ville de Bet El sera le théâtre de l'idolâtrie, puisqu'un veau y fut érigé, objet d'adoration par le premier des rois du royaume Yéravam.

Pendant de nombreuses années, Ya'aqov vécut au contact de Lavan, l'impie par excellence qui s'adonnait au culte idolâtre, et malgré cela resta fidèle aux principes enseignés par ses pères et sa croyance en un D. unique.

À l'opposé le peuple du royaume d'Israël, présenté comme Éphraïm dans le texte, sombra très rapidement dans l'idolâtrie en se détournant de D. et en refusant de se repentir.

Ya'aqov ayant travaillé « dans la chaleur de la journée et le froid de la nuit » resta intègre dans la gestion de ses affaires commerciales et financières, bien que vivant auprès du rusé Lavan. Le prophète rappelle à l'ordre le peuple « Le Cananéen manie des balances frauduleuses, il aime pratiquer le dol. Éphraïm

aussi a dit : "Pourvu que je m'enrichisse, que j'acquière la puissance ! Quel que soit le fruit de mes peines, on ne surprendra chez moi aucun méfait, rien qui soit une faute." » (Hoché'a 12:8-9) L'appât du gain fut si fort que le comportement de l'impie fut imité au lieu d'être réprouvé.

Tout au long de la Parashat Vayétsé, Ya'aqov le pieux démontre sa Émounah en HaShem, le Protecteur. A contrario, le royaume d'Israël et celui de Yéhoudah ont fauté par leur croyance en des alliés humains pour les sauver de leurs ennemis militaires. « HaShem va donc mettre en cause Yéhoudah, il va faire justice de Ya'aqov selon sa conduite et le rémunérer selon ses œuvres. Dès le sein maternel, il supplanta son frère et dans sa virilité il triompha d'un ange. Il lutta contre un ange et fut vainqueur, et celui-ci pleura et demanda grâce : il devait le retrouver à Béth-El, et là, il parla en notre faveur. Oui, HaShem, le Dieu-Cebaot, HaShem est son titre. O toi, reviens donc au sein de ton D.ieu, sois fidèle à la vertu et la droiture, et espère en D.ieu constamment." (ibid.12:3 à 7) Mais comme un père irrité qui se ravise avant d'infliger la punition à son enfant, D. fait dire au prophète qu'il n'abandonnera jamais Son peuple malgré ses égarements et son entêtement et finira par tenir Sa promesse de ramener les exilés sur la terre d'Israël.

« Comment pourrais-je te livrer, Éphraïm, te trahir, Israël ? Comment te rendrais-je semblable à Admâ, te traiterais-je à l'égal de Tsevoyim (villes de la province de Sédom détruites en même temps) ? Mon cœur se soulève dans Mon sein, Mes regrets se réveillent ensemble. Je n'obéirai point à Ma violente colère, Je ne détruirai plus à nouveau Éphraïm ; car Je suis D.ieu et non un mortel, le Saint qui réside au milieu de toi : Je ne viendrai point armé de terreur. Ils viendront à la voix de HaShem, lorsque, comme le lion, Il rugira ; quand Il se prendra à rugir, ils accourront, Ses enfants, du fond de l'Occident. Ils accourront de l'Égypte comme une nuée de passereaux, et du pays d'Achour comme des colombes, et Je les rétablirai solidement dans leurs demeures, dit HaShem » (Ibid. 11:7 à 11)

Les fautes commises par les deux royaumes, et principalement par celui d'Israël, permettent au prophète de replacer Ya'aqov, le personnage principal de notre Parasha, comme modèle et parangon de la droiture qui aurait du servir d'exemple intemporel au peuple juif « O toi, reviens donc au sein de ton D.ieu, sois fidèle à la vertu et la droiture, et espère en D.ieu constamment » comme ce fut le cas pour Ya'aqov lors de sa venue à Beth-El.

Ce combat pour rester proche de HaShem et Le servir d'un cœur entier et authentique est un enjeu permanent pour chacun, et il n'est jamais gagné d'avance. Il exige de chacun une volonté forte et une conscience aiguë de la grandeur à laquelle il peut prétendre, mais aussi une détermination et une exigence de chaque instant pour y parvenir, sans succomber aux chimères attrayantes de chaque époque, et cette difficulté est d'autant plus forte de nos jours.

Le premier verset de notre texte est d'autant plus fort qu'il résume exactement l'attente de D., la mission d'Israël « On a beau les inviter à regarder en haut, ensemble ils refusent de s'élever. » (Ibid, 11-7), apprendre à s'en remettre à D., Le reconnaître comme source de tout, et intégrer cette vérité pour revenir vers Lui à chaque instant.

Si l'homme ne se met pas en mouvement et n'initie pas un retour authentique, en apprenant à « lever les yeux » vers HaShem, son potentiel reste inexploité et sa prise de conscience partielle. Cette conscience traduit la nécessaire relation entre D.ieu et l'être animé d'une âme divine. Il appartient à chacun de nous de percevoir le potentiel de notre Neshama, de notre parcelle Divine, pour la rattacher à son Créateur dans toutes les dimensions de notre vie, y compris dans sa dimension matérielle, celle des affaires et du commerce traité par le texte de notre Haftara, pour rester au plus proche du comportement du juste Ya'aqov. Ce potentiel existe en chacun de nous, apprendre à lever les yeux, à cultiver la crainte révérencielle qui maintient l'homme loin de la faute, et permettra d'atteindre la crainte par amour qui nous attache à notre Créateur.

Pour cela, nul besoin d'ériger des autels de pierre à notre époque. HaShem attend de résider dans le cœur de chacun, là où la sainteté la plus haute a été enfouie à la Création dans ce que le Midrash identifie comme couronne de la création et œuvre parfaite de D., l'Homme.

Puissions-nous mériter d'apprendre à « lever les yeux » vers HaShem, sans réticence ni attente, pour nous placer sous sa protection, et que nos actes soient à la hauteur de ceux de Ya'aqov pour atteindre une perfection et une pureté dignes d'activer la délivrance finale.

